

Les Etoiles  
Bost. 46

LE FILM DE LA SEMAINE, par Luc ESTANG

29  
Luc Estang  
dans  
Les Etoiles  
Bost. 46

# L'AMOUR EST AVEUGLE

## LA SYMPHONIE PASTORALE

**V**OICI l'un des films avec lesquels la France a concouru au Festival de Cannes. Je ne sais comment l'auront jugé les sommités du cinéma international. Mon sentiment à moi, spectateur moyen, est celui que laisse, la dernière image éteinte sur l'écran, une œuvre de grande classe.

Je fais crédit à cette torpeur dont je reste pénétré de longues minutes après la projection. Le brouhaha de la sortie, l'agitation de la vie réelle, au dehors, ne m'en délivrent pas immédiatement. Je n'éprouve même pas le besoin de confier mes impressions à autrui sur-le-champ. Les ombres qui continuent à se mouvoir en moi m'imposent le silence.

Cet investissement, cette réceptivité, au-delà de toute appréciation technique, m'offrent des mesures de valeur. Faut-il tenir compte de l'adhésion intime au sujet de *la Symphonie pastorale* et du préjugé favorable créé par les prestiges littéraires de l'œuvre de M. André Gide ? Dès lors, rien ne m'assure que la majorité des spectateurs révélera la même sensibilité.

Mais mon adhésion n'intéresse pas le sujet pour lui-même. Catholique, je serais plutôt rétractile devant la spiritualité puritaine qui baigne le drame. Quant à la littérature, elle m'inciterait, au contraire, à une méfiance de principe, les beautés qui lui sont propres ne me paraissant pas pouvoir échapper aux limites de la page imprimée.

Aucun doute : c'est du film, c'est de tout ce qui, en lui, appartient au cinéma, que je subis l'empire. Parce que la source d'inspiration est une œuvre littéraire, on ne peut que mieux déceler l'apport du cinéma.

Et d'abord il convient de louer MM. Pierre Bost et Jean Aurenche pour leur adaptation et leurs dialogues. Ils ont su ne retenir, du roman de Gide, que ce qui pouvait passer à l'écran, je veux dire s'exprimer en images. Ils se sont bornés au romanesque pur. Ils n'ont pas essayé de traduire ce qui restait étranger à celui-ci, ce qui, dans le livre, présente certes une richesse de surcroît, mais découverte incidemment malgré l'importance qu'elle acquiert, et pour cause, aux yeux de l'auteur : les justifications religieuses que se cherche le pasteur, tenant du protestantisme libéral, face à tous les dogmatismes ; échos des personnels démêlés de M. André Gide avec l'Évangile qu'il s'ingénia, un temps, à plier à ses naturelles inclinations.

Eh bien ! me sera-t-il permis de préter ce que le seul conflit romanesque n'a paru plus intense, plus pathétique, plus chargé de suggestions dans le film que dans le livre ?

Les modifications de détail apportées à l'intrigue la renforcent. Ainsi

pour l'âge de Gertrude, l'enfant aveugle et arriérée que le pasteur, nouveau Pygmalion, anime littéralement. La sensation de la durée est beaucoup plus vive à l'écran. Ainsi pour l'intervention d'une fiancée de Jacques, le fils du pasteur.

Mais surtout le drame essentiel : la déviation inconsciente de l'amour du pasteur envers sa protégée et le désarroi de celle-ci qui, lorsqu'il lui est donné de voir, aime son protecteur, mais sous le visage de son fils ; ce drame avec ses répercussions psychologiques, ses éclairages indirects de conscience, s'exprime au moyen des images plus complètement qu'au moyen de l'écriture.

C'est le lieu de saluer le metteur en scène, M. Jean Delannoy, qui s'est vraiment approprié le thème, qui l'a recréé en fonction de l'art cinématographique.

A telles enseignes que les moments les plus éloquents, les plus significatifs sont ceux où la parole se renonce. Les dialogues, admirables de sobriété et d'ailleurs de fidélité à l'œuvre écrite — puisque certaines répliques démarquent une description gidienne — semblent n'avoir d'autre but que de préparer les silences.

J'aurais à vanter encore la luminosité de la photographie. Mais cette qualité me commande de dire un mot, avant qu'il ne soit trop tard, de l'interprétation. S'en détachent les mérites de Pierre Blanchard, de Line Noro et de Michèle Morgan. Je sais ce que certains reprochent au jeu roman que du premier. J'avoue avoir toujours eu un faible pour ce jeu, pour peu que le rôle s'y prêtât. C'est le cas ici avec le personnage du pasteur chez qui les feux de la divine charité se changent en flammes diaboliques. Le talent de Mme Line Noro n'a cessé de s'affirmer ces derniers temps. Il prête au personnage d'Amélie, l'épouse trop lucide du malheureux pasteur, une constante justesse. Enfin, il y a Mlle Michèle Morgan. Dès sa première apparition sur les écrans, on a pu sentir que nous possédions avec elle une actrice exceptionnellement douée pour le cinéma. Il en fut de même avec Garbo. Le talent de la comédienne importe moins (il faut qu'il existe, bien sûr) que la présence d'un visage fait pour exprimer l'inexprimable.

Dans *La Symphonie pastorale*, le visage de Michèle Morgan résume toute la vertu du film : la brûlure de la glace.